

L'ombre de Jupiter*

Joe Hube

L'expérience est très simple dans son principe: planter l'index de la main droite sur la paume de la main gauche (ou l'inverse) après avoir accoutumé ses yeux à une profonde obscurité; procéder par une nuit étoilée sans Lune, mais avec une planète brillante haut dans le ciel. Résultat: on distingue très bien sur la paume l'ombre de l'index à l'opposé de la planète.

On m'en avait parlé. Je demandais à voir. Je l'ai vu. Cette fois-là, c'était Jupiter qui s'y était collé. Et les circonstances avaient été idéales.

Jugez-en: nous étions en plein désert des hauts-plateaux du Nord kenyan, en bordure de la Rift Valley, juste après une éclipse totale de Soleil, donc encore en phase de Nouvelle Lune. Le ciel nocturne n'avait d'autres nébulosités que celles de la Voie Lactée. Pas de pollution lumineuse. Il y a 45 ans là-bas, celle-ci n'aurait pu provenir que de nos lampes de poche.

Nous les utilisons le moins possible car elles nous éblouissaient. La capacité des yeux à s'habituer à l'obscurité est méconnue de l'homme moderne urbanisé qui vit dans

* reproduit avec l'aimable autorisation de Venngest
http://www.hautsplateaux.org/hp043_201807.pdf



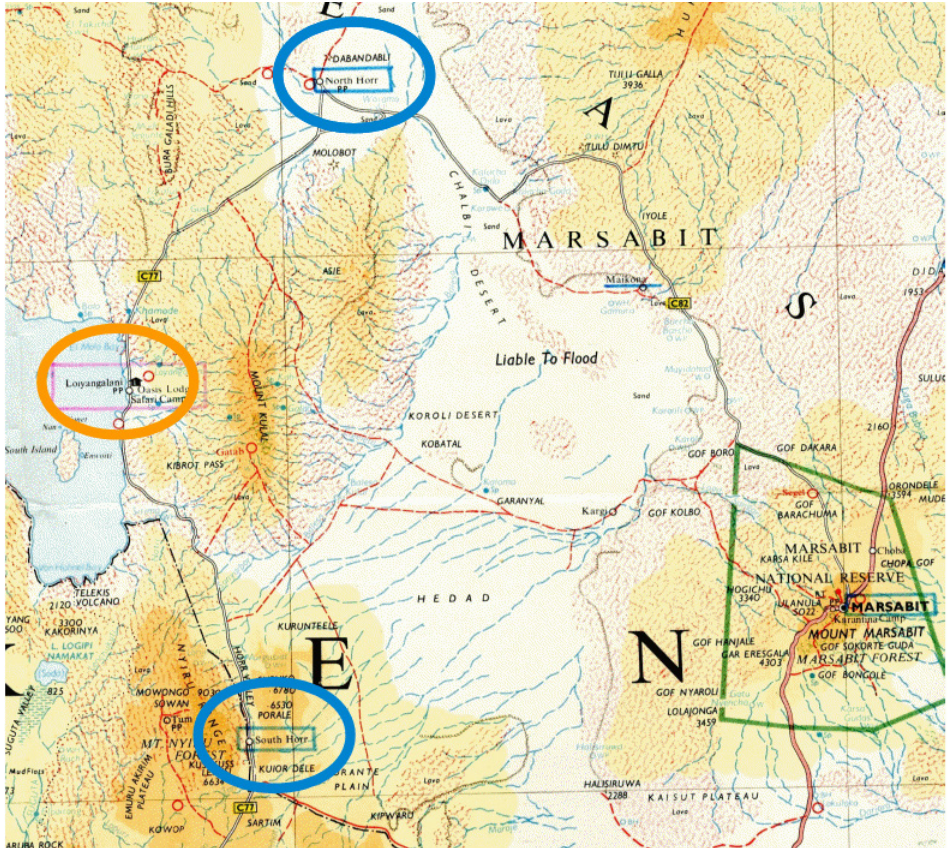
Parcours de l'ombre de la Lune sur la surface de la Terre (de gauche à droite) lors de l'éclipse totale de Soleil du 30 juin 1973, le repère vert indiquant le point de la plus longue durée de la totalité.

Ci-dessus, la Voie Lactée. [clichés NASA]



Cette carte administrative du Kenya (actuel) indique la position de la capitale Nairobi (ovale bleu) – notre aéroport d'arrivée et le point de départ de l'expédition terrestre – et le site sélectionné pour l'observation de l'éclipse totale de Soleil du 30 juin 1973 à Loiyangalani (ovale orange). La distance à vol d'oiseau entre ces points est d'environ 450 km, mais de plus de 630 km par la route, ou plutôt par les pistes de l'époque.

Si la capitale kenyane est située au sud de l'équateur (1°17'S, 36°49'E) et à environ 1700 m d'altitude, Loiyangalani est au nord de l'équateur (2°45'N, 36°43'E) et à environ 360m d'altitude.



Agrandissement de la zone couverte par l'article d'après une carte de 1972. Les ovales bleus entourent les missions de South Horr (en bas) et North Horr (en haut) citées dans l'article. L'ovale orangé au centre gauche indique le lieu d'observation de l'éclipse totale, la mission de Loiyangalani non loin du Lac Rudolf, aujourd'hui appelé Lac Turkana. Venant de Nairobi et Nanyuki (escale hors de la carte au Sud), notre itinéraire à l'aller passa par une nuit forcée à South Horr. Le trajet du retour rejoignit laborieusement North Horr (escale) avant de redescendre vers Nairobi via Marsabit (escale). La distance de Marsabit à Nairobi est d'environ 530km par la route (430km à vol d'oiseau).

La carte couvre en gros 185km x 185km.

une débauche de lumières artificielles. Nos ancêtres auraient-ils pu survivre sans cette prodigieuse acuité visuelle nocturne que nous ne cultivons plus?

Même les astronomes professionnels ont perdu aujourd'hui cette faculté. À l'époque de notre histoire, leurs yeux étaient encore exercés à travailler dans l'obscurité des coupoles et des chambres noires, maintenant remplacées par le confort des CCD et autres appareils pilotés depuis des laboratoires éclairés et chauffés.

Bien sûr, nous n'étions pas là par hasard. C'est l'éclipse totale de Soleil du 30 juin 1973 qui avait motivé notre voyage. Ces phénomènes n'étant visibles que d'une bande de la surface terrestre, celle parcourue par l'ombre de la Lune¹, il avait fallu aller à sa rencontre en un lieu suffisamment hospitalier pour y réaliser quelques expériences et observations scientifiques.

Les éclipses totales de Soleil sont de courte durée, parfois de très courte durée. Mais avec ses sept minutes et quatre secondes en son maximum, la phase de totalité de celle-ci venait au second rang des 3374 éclipses se produisant entre le 14 juin 717 (calendrier julien) et le 24 juin 2150 (grégorien), soit un intervalle de 1433 années. Elle n'était battue que par l'éclipse du 20 juin 1955 – quatre secondes en plus – et égalait celle du 8 juin 1937. Les médias exagéraient donc à peine en l'appelant «l'éclipse du [20^e] siècle». Un rare spectacle naturel à ne pas manquer.

Le site d'observation retenu fut la mission catholique de Loiyangalani² dans le Nord du Kenya non loin des berges du Lac Rudolf³, appelé aujourd'hui Lac Turkana.

1 Contrairement aux éclipses de Lune qui sont visibles de l'ensemble de l'hémisphère terrestre plongée dans la nuit et tourné vers notre satellite passant alors dans l'ombre de notre planète.

2 La localité, parfois orthographiée Loyangalani ou encore à l'époque Loyengalani, était alors loin d'être la «petite ville» de 1000 habitants du recensement de 1999. A noter qu'elle fut le cadre du roman de John le Carré intitulé *The Constant Gardener* (2001) et du film homonyme qui en fut tiré en 2005.

3 Il s'agit du prince héritier d'Autriche-Hongrie qui fut trouvé mort le 30 janvier 1889 aux côtés de sa maîtresse dans le pavillon de chasse de Mayerling. Son

La totalité n'était plus à sa durée maximum à cet endroit, mais durait encore cinq minutes environ. Facteur loin d'être négligeable, les perspectives météorologiques y étaient favorables. Outre une certaine sécurité, la mission offrait une source d'électricité nécessaire à divers instruments, ainsi qu'un élément de confort appréciable en ces conditions désertiques: une piscine! Laissons de côté les aspects technico-scientifiques décrits ailleurs⁴ et attardons-nous ici à quelques facettes humaines. Actualisons aussi le récit.

L'expédition se rassemble à Ostende pour un vol vers Nairobi dans un Super Viscount des East African Airways. La plupart des personnes ne se connaissent pas. Le groupe est mixte à plusieurs niveaux, astronomes amateurs et professionnels, mais aussi météorologistes et aéronomistes. Des épouses sont là aussi. Ce n'est pas anodin. Au moins deux divorces résulteront du voyage.

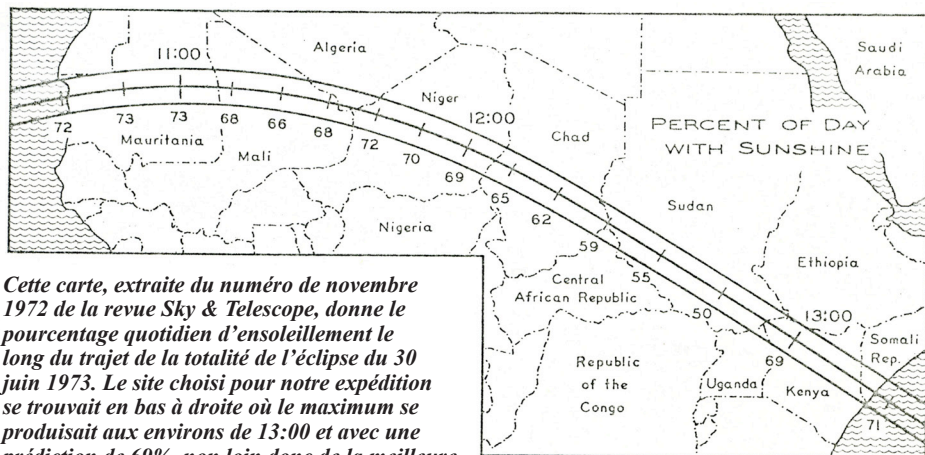
La logistique est assurée par une équipe de militaires belges en congés. Un couple bien sympathique de médecins est du voyage. Ils auront à intervenir pour divers bobos, dont des piqûres de scorpions ayant attaqué les sandales ouvertes de quelques imprudents. De robustes chaussures s'imposent dans les lieux que nous allons fréquenter!

Après une escale nocturne entre des murs de sacs de sable à l'aéroport du Caire alors pratiquement en état de blackout⁵, c'est

nom avait été donné au lac le 6 mars 1888 par Sámuel Teleki de Szék et Ludwig von Höhnell, deux explorateurs austro-hongrois, alors en safari dans la région. Ils furent les premiers européens à avoir enregistré l'existence du lac. En 1975, le nom officiel fut changé en Lac Turkana, d'après l'une des peuplades dominantes de ses environs. Si ce lac de 6.400 km² est alimenté par trois rivières drainant une aire de 131.000 km² (plus de quatre fois la superficie de la Belgique), aucune eau n'en sort. La déperdition se fait exclusivement par évaporation. Le lac eut d'autres noms comme Mer de Jade, Mer des Nombreux Poissons, etc. Son île centrale est volcanique.

4 Les personnes intéressées peuvent se référer aux pages 56-64 de l'ouvrage *45 Years of Heck in Professional Astronomy* (Venngest, 2016, ISBN 978-2-9542677-3-9), ainsi qu'aux sources qui y sont citées.

5 La Guerre du Kippour se déclencha trois mois plus tard.



Cette carte, extraite du numéro de novembre 1972 de la revue *Sky & Telescope*, donne le pourcentage quotidien d'ensoleillement le long du trajet de la totalité de l'éclipse du 30 juin 1973. Le site choisi pour notre expédition se trouvait en bas à droite où le maximum se produisait aux environs de 13:00 et avec une prédiction de 69%, non loin donc de la meilleure probabilité de ciel dégagé sur tout le trajet.

Plusieurs pays africains situés sur le trajet de l'ombre de la Lune, dont la Mauritanie (en bas), le Niger et le Sénégal, avaient émis des timbres-poste et des feuillets spéciaux commémorant l'éclipse totale de Soleil du 30 juin 1973.



ECLIPSE TOTALE DE SOLEIL 1973



Dans les années 1970, le Grosvenor Hotel de Nairobi se situait dans un environnement ombragé particulièrement accueillant.

l'atterrissage à Nairobi et la découverte pour beaucoup de l'Afrique noire orientale anglosaxonne⁶.

Nairobi est accueillante et notre peau blanche ne génère aucune attitude particulière. Notre point de chute, l'hôtel Grosvenor, légèrement hors du centre de la ville, voit les premiers briefings et des prises de contact plus approfondies entre les participants.

Les choses pratiques achèvent de se mettre en place. Une partie de l'équipe logistique, arrivée avant nous, a préparé les arrangements. Les véhicules nous sont présentés. Un bus Leyland transportera le gros de la troupe et sera source de multiples avatars. Des frigos avec des stocks de viande sont installés sur la banquette du fond. Ils sont alimentés par un groupe électrogène fixé sur le toit, à côté de pas mal de bagages. De plus petits véhicules emporteront le reste du matériel dont

de grandes tentes hébergeant au moins quatre personnes. Les caisses avec de l'équipement pour l'observation de l'éclipse, expédiées préalablement, sont là aussi. Leur dédouanement a pu se faire sans trop de mal.

Nous apprenons que des jeunes australiens se joindront à nous avec un camion Bedford 4x4.

Sur d'excellents chemins par rapport à ce qui nous attend, une première étape nous amène à Nanyuki. On repasse du Sud vers le Nord l'équateur franchi dans l'autre sens en avion.

Le cottage du lodge est agréable et héberge les occupants de notre future tente. Le Mont Kenya (5.199m) est là au loin. Des histoires de Mau Mau⁷ circulent.

Les affinités commencent à s'affirmer. On distingue assez rapidement ceux qui sont vraiment là pour l'éclipse et les autres, les touristes purs, le visage en permanence derrière leurs appareils photographiques qu'ils vont devoir apprendre à manipuler avec discernement. Le trajet du lendemain, qui doit nous amener à Loiyangalani, va approfondir notre éducation sur les coutumes locales.

Deux robustes gendarmes kenyans montent à bord du bus avec leur gros fusil de campagne. Nous les avançons dans leur patrouille jusqu'au village suivant. C'est l'occasion pour le chef de la logistique d'indiquer aux touristes purs que «dans ces pays, on ne photographie pas les autorités». Il sait de quoi il parle, lui qui a été responsable de la sécurité

6 L'empire britannique instaura en 1895 un protectorat sur la région, connue comme colonie du Kenya à partir de 1920. La république du Kenya fut indépendante fin 1963. Elle fut dirigée par Jomo Kenyatta jusqu'en 1978 (donc à l'époque de notre expédition).



*Groupe de jeunes femmes
Maasaï dont il fallait interpréter
correctement les gestes d'approche!
(voir texte)*

quelque part en Afrique. Nous n'en saurons pas plus, pour l'instant.

La population locale peut être photographiée, mais pas n'importe comment. Des indigènes s'approchent de nous aux arrêts, souvent des femmes âgées. Nous les saluons, mettant en pratique les quelques mots de swahili que nous avons rapidement assimilés.

Elles nous répondent avec un large sourire édenté dans leurs visages fripés, mais aussi en tendant une main fermée, le pouce ressortant au milieu des autres doigts. «Shillingi, shillingi.» Geste équivoque pour les non-avertis que nous sommes. Offrent-elles leur corps en échange de paiement? En

*Des escaliers rocheux de la piste
vers Loiyangalani transformèrent
les membres de l'expédition en
cantonniers lissant le profil de la
déclivité pour éviter que le ventre du
bus Leyland n'accrochât.*



quelque sorte, oui, mais pas comme certains ont cru le comprendre.

Le geste en question signifie «cinq», l'équivalent de nos cinq doigts levés. C'est le tarif pour être autorisé à prendre une photo d'elles. Selon les croyances anciennes, un sort pouvait être jeté à une personne au travers de sa photo, maléfice conjuré par quelques pièces payées à la «victime». Et cette pratique est entrée dans les moeurs, un modeste péage bénéficiant aux locaux.

Mais le touriste pur est obstiné et avare. Lors d'un bref arrêt dans un village, une jeune fille repère un homme superbe emplumé et le prend en photo de l'intérieur du bus ... en utilisant le flash de l'appareil. Le beau mâle est furieux. Il se sent volé et manque de fracasser une vitre du bus en la frappant de sa lance. Des femmes se tiennent non loin de lui, probablement les siennes, et il est important pour lui de ne pas perdre la face. Mais déjà le bus se remet en route, le laissant là frustré.

La suite du trajet va perturber les plans initiaux. Et pour cause: nous sommes les premiers à nous aventurer avec ce long véhicule sur des pistes qui ne sont pas faites pour lui.

Les plus actifs du groupe deviennent donc autant de cantonniers lissant des passages rocheux afin que le ventre de ce bus ne s'y accroche pas ... pendant que les touristes purs, surtout ceux avec un poil dans la main, les prennent en photo. Le chef de la logistique s'énervait calmement, et prend la parole une fois le premier obstacle franchi, souhaitant voir plus de bras et entendre moins de clics-clacs. Mais le touriste pur est un être autiste.

Le retard accumulé au cours de la journée par tous les contretemps dus à l'état des pistes ne nous permet pas de rallier Loiyangalani avant la nuit. Nous sollicitons l'hospitalité d'une autre mission, celle de South Horr. Bientôt les enfants de l'école amènent branches et autres bouts de bois pour notre feu de camp. En échange de courtoisie, il nous est demandé de venir leur raconter le but de notre voyage dans ces *highlands* kenyans.

Remarquable, cet instituteur qui répète nos explications en anglais, les traduit en swahili, puis les fait répéter par la classe, tous âges

confondus. Remarquable, l'intelligence de ces questions qui feraient honte à nombre de nos étudiants universitaires⁷. Remarquable, l'intérêt exprimé par cette population juvénile qui nous demande alors de parler de notre pays.

Bizarre, ce cycle de quatre saisons.

Bizarre, cette région de la Terre où toutes les feuilles de la plupart des arbres décident de tomber ensemble. *«Ici, lorsqu'une feuille est fatiguée, elle vient se reposer sur le sol, sans que cela déclenche un mouvement généralisé.»*

La séance continue à la lueur de lampes-tempête, une fois le groupe électrogène de la mission arrêté. Les tout petits se sont déjà endormis, la tête sur leurs bras croisés sur les pupitres. Édifiante, cette séance pour les éducateurs professionnels du groupe ...

Et cette soirée se poursuit autour d'une de nos créations: la *lampe-Tampax* faite d'une bouteille de soda remplie de pétrole, sa mèche étant faite d'un tampon féminin introduit dans le goulot, un gobelet percé protégeant la flamme.

Elle voit les conversations de quelques membres du groupe se prolonger bien tard dans la nuit, les aidant aussi par là à faire plus ample connaissance. Certains somnolent ensuite dans le bus, d'autres où ils peuvent dans la mission.

Au petit matin, nous apprenons qu'un troupeau d'éléphants est passé non loin du bus. Quelle déception pour les touristes purs de n'avoir pu les mettre en boîte!

Et le bus repart vers Loiyangalani sur cette piste qui ne lui convient pas. Nos petits véhicules et le Bedford des Australiens, partis devant, y sont parvenus la veille sans problème. Inquiète de ne pas nous voir arriver aussi, une équipe de la logistique vient à notre rencontre dans la Land Rover. Pas de téléphones cellulaires à cette époque, ni de courrier électronique, qui nous auraient permis de leur donner de nos nouvelles!

⁷ Nous étant initialement contentés d'explications simples (préjugés d'hommes blancs?), nous avons dû par exemple entrer dans des détails tels que l'obliquité des orbites pour expliquer la non-répétition des éclipses à chaque révolution de la Lune.



La «lampe-Tampax»: bouteille de soda remplie de pétrole, Tampax dans le goulot et gobelet protégeant la base de la flamme.

Finalement, nous sommes à pied d'œuvre trois jours avant l'éclipse. Pas le temps de chômer. Il faut d'abord installer le camp, dresser les tentes correctement, organiser la vie en commun et le partage des corvées, le tout débutant par une reconnaissance des lieux. On pourra s'occuper ensuite du montage et du test des équipements d'observation.

Les instants de détente sont réservés pour après le coucher de Soleil, dans ou autour de la piscine, un confort inattendu – en fait un réel luxe dans cette mini-oasis – complété par des douches et des sanitaires dignes d'un excellent camping⁸.

Des parties de cartes ou de dés se prolongent à la lueur de lampes-tempête après l'arrêt du groupe électrogène. Ces quelques moments conviviaux sont autant d'occasions précieuses de partager anecdotes et expériences, de tisser des ponts par delà les différences.

Quelques frictions se produisent, en partie dues à certaines fortes personnalités en présence, mais aussi à la mixité du groupe. Certains des éléments féminins attisent en effet

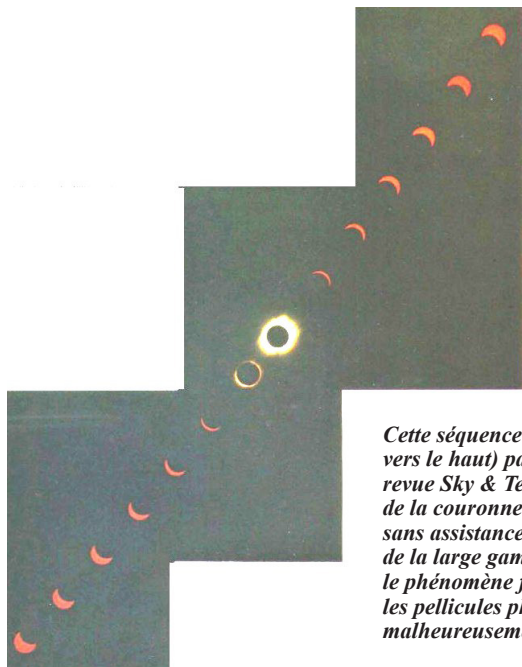
des convoitises. Mais tout cela n'a aucune conséquence sérieuse et relève de la dynamique normale d'un groupe amené à vivre «à la dure» durant quelques semaines. De nos jours, la télé réalité illustre abondamment une telle phénoménologie.

Par contre, le comportement d'un dame d'âge moyen est préoccupant. Elle conte à qui veut l'entendre comment elle a perdu son fils dans un incendie catastrophique, annonçant qu'elle va divorcer de son mari, aussi l'un des membres de l'expédition, devenu impuissant en contrecoup du drame. Presque tous les hommes du groupe sont approchés, même les plus jeunes. Auditeurs compatissants mais embarrassés, ils affectent de ne pas comprendre l'appel sous-jacent. Pourtant l'un d'entre eux va y répondre positivement et promettre de divorcer à son tour pour refaire sa vie avec elle. La sérénité reprend donc le dessus de ce côté.

À Loiyangalani, les nuits sont venteuses, très venteuses. Le lac agit comme une puissante cheminée d'air chaud qui attire à elle l'air du désert. Celui-ci se refroidit en effet beaucoup plus vite que les masses d'eau. Les appareils doivent être protégés du sable volant. Chaque nuit, l'une ou l'autre tente mal assurée pique du nez sous les rafales. Il faut reloger en catastrophe ses occupants dans celles où il y a encore un peu de place. On se serre. La tente sinistrée sera remontée dès l'aube.

Le jour de l'éclipse arrive. La météo est bonne. Derniers réglages. Attente. La Lune commence à manger le Soleil. Chacun des observateurs s'active à son poste. Les touristes purs mitraillent ou ne peuvent que rester bouche bée devant la majesté de la totalité. Tout s'est passé sans accroc sérieux. Les don-

⁸ Voir par exemple la série de cinq articles publiés par Jacques Vandievoet (1923-1993) dans le journal *Le Soir* (18-22 septembre 1973): "Les Belges au Kenya pour l'éclipse du siècle". On en trouvera aussi des extraits dans l'ouvrage cité en Note 4.



Cette séquence de l'éclipse totale du 30 juin 1973 (d'en bas vers le haut) parut dans le numéro de septembre 1973 de la revue Sky & Telescope qui affichait en couverture la photo de la couronne solaire ci-dessus. Cette couronne n'est visible sans assistance instrumentale que lors de la totalité. Du fait de la large gamme de nuances perceptibles par l'oeil humain, le phénomène fut beaucoup plus spectaculaire que ce que les pellicules photographiques ont pu rendre. Il ne dura malheureusement pas plus de cinq minutes.

nées collectées seront exploitées une fois de retour en Europe.

On visite ensuite d'autres campements non loin, dont celui des Américains sur les berges mêmes du lac Rudolf et qui est, bien sûr, beaucoup plus richement outillé.

On nous raconte la mésaventure d'un des leurs qui refusait de payer un indigène pour la photo qu'il venait d'en prendre. Nous avons connu cela.

Un tour en pirogue s'impose sur le lac. De longues formes se dormant au Soleil sur des bancs de sable se mettent à l'eau à notre approche. D'autorité, il faut rapatrier prestement dans la pirogue les pieds qu'une touriste inconsciente laisse traîner dans l'eau. Les *crocodyli nilotici* du lac devront attendre une autre occasion.

Mais il faut déjà songer au retour. Après une journée consacrée au repackaging, notre caravane est prête.

Dans l'espoir de profiter de pistes plus faciles, le groupe logistique a opté pour un itinéraire différent de l'aller: d'abord vers le Nord-Est jusqu'à la mission de North Horr, puis cap au Sud-Est vers Marsabit où une route en bon état doit nous amener rapidement à Nairobi. Il est aussi décidé que, cette fois, tous les véhicules vont voyager groupés.

Mais ce trajet nous réserve aussi son lot de désagréments. Si les dénivelés rocheux peuvent en effet être franchis avec moins de difficultés, y compris ceux d'un cratère volcanique, les pièges sont d'une autre nature: des bancs de sable fin au fond d'oueds. Les véhicules doivent y slalomer pour ne pas s'enliser.

Mais c'est ce qui arrive finalement: les roues du lourd bus Leyland s'enfoncent irrémédiablement dans un banc plus traître que les autres. Rien n'y fait. Les plaques en acier perforées disparaissent sous le véhicule. Les tentatives de remorquage par le Bedford des Australiens échouent malgré tous les bras

valides poussant le bus. Les câbles cassent et fouettent dange-reusement l'air en sifflant près de certaines têtes.

Un camp sommaire est installé. La nourriture et l'eau sont rationnées. Il faut rattraper une femme enceinte qui se met à marcher droit devant elle dans le désert. Des vautours venus d'on ne sait où apparaissent sur le squelette d'un arbre proche.

Nos sauveurs se matérialisent sous la forme d'un autre Bedford 4x4, de l'armée kenyane celui-là. Ces militaires sont équipés de bons câbles d'acier et sont heureux de tirer d'embarras un groupe bizarre escorté par des collègues européens en congés. Ainsi, en fin d'un après-midi stressant, le bus sort peu à peu de sa litière sableuse, tiré par les deux camions Bedford et poussé par des dizaines de bras. Même les touristes purs s'y sont mis dans une espèce de rédemption.

Les nuits tombent vite en région équatoriale et c'est donc dans une profonde obscurité que nous repartons, sur une piste heureusement meilleure. Le bus, où la plupart des membres du groupe ont pris place, est alors le dernier de la colonne. En peu de temps, il bute sur les feux rouges de l'un des petits véhicules à l'arrêt, embrayage cassé, tellement le chauffeur avait dû le solliciter dans les passages délicats.

Mon compagnon et moi-même offrons de rester avec le chauffeur, pas très rassuré car originaire d'une autre région africaine où les esprits sont différents, surtout ceux de la nuit. Il s'attend aussi à se se faire réprimander pour n'avoir pas su ménager l'embrayage. Mais ce véhicule a été malmené par d'autres avant lui.

En bons Wallons, nous plaisantons entre nous, assis sur la banquette avant à côté de lui, pour essayer de le détendre. Mais les choses ne s'améliorent pas: les ricanements d'une hyène jaillissent non loin. Laissant le chauffeur à l'abri dans le véhicule fermé, nous sortons pour tenter de localiser l'animal, flash d'un petit appareil photographique armé, espérant repérer le charognard par le reflet de nos



Le bus Leyland est ici sérieusement enlisé dans un oued. Noter l'entrée sur le côté gauche du véhicule conçu pour une ancienne colonie britannique où l'on roule toujours à gauche. Sur la droite, le Bedford 4x4 des Australiens.

lampes torches dans ses yeux. Mais en vain. L'animal a dû s'éloigner. En tout cas, il ne se manifeste plus.

Jouant les touristes primaires, nous laissons notre marque dans la poussière du bord de piste: Valeureux Liégeois⁹, tracée avec la pointe de nos chaussures. Elle sera heureusement éphémère, ne devant pas résister longtemps aux vents violents sévissant dans la région.

Nous n'avons rien mangé de la journée et la soif nous tenaille. Notre longue série de plaisanteries pour détendre le chauffeur ne l'a pas arrangé. Celui-ci nous indique la présence d'un bidon d'eau potable à l'arrière du véhicule. Sauvés. Du moins, nous le pensons.

Hélas, ce récipient est percé et ne contient plus que quelques gouttes du précieux

9 Titre d'un chant patriotique écrit en 1790 par l'Abbé Gilles Ramoux au moment où la Révolution Liégeoise était menacée par des forces autrichiennes cherchant à rétablir l'autorité du Prince-Évêque.

liquide: des éléments métalliques pointus mal rangés à côté du bidon ont eu raison de lui avec les multiples cahots du trajet.

Nous voilà donc bloqués dans l'obscurité en plein désert, l'estomac vide et sans eau, physiquement exténués par les désensablements continuels au cours de la journée.

Certes, le ciel étoilé est splendide. Il ressort dans toute son ampleur en cet endroit totalement plat jusqu'à l'horizon. Aucun relief ni bâtiment, arbre ou autre obstacle ne se détache sur les bords de la voûte céleste. Nous sommes de fréquents visiteurs des grands observatoires professionnels, de l'hémisphère austral comme du boréal. Mais ici, tout près de l'équateur, la vue est encore différente, mélangeant les constellations visibles au Nord et au Sud.

Finalement, au bout d'une longue attente, un point lumineux se matérialise à l'horizon, vient vers nous et se dédouble. Nous pouvons identifier le moteur de la Land Rover. Deux membres de l'équipe logistique sont à bord. Ils organisent le remorquage de notre véhicule et nous amènent à la mission de North Horr où la caravane a décidé de passer la nuit.

L'inquiétude des membres de l'expédition a été tellement grande durant la journée que toute la nourriture restante a été littéralement pillée. Tout ce que nous pouvons partager est une orange sauvée par une aimable dame qui s'est souvenue que nous devions encore arriver avec le véhicule avarié.

Aucune tente n'a été montée car le convoi est parvenu à North Horr dans la nuit bien avancée. Les gens étaient aussi trop fatigués. Ils dorment déjà là où ils ont pu trouver

de la place, dans le bâtiment de la mission ou sur la terrasse qui en fait le tour. Puisque nous avons été ignorés du groupe, nous décidons de nous mettre à l'écart.

Nous nous éloignons donc, gonflons nos matelas côte à côte à même le sol, étalons nos sacs de couchage et nous y glissons après avoir protégé nos têtes du vent violent et du sable mobile par nos bagages. Ce fut l'une de mes meilleures nuits, si pas la meilleure. Celles de mes Hauts-Plateaux natalis ont rarement été aussi intenses, peut-être seulement dans les longs épisodes glaciaux des hivers d'antan.

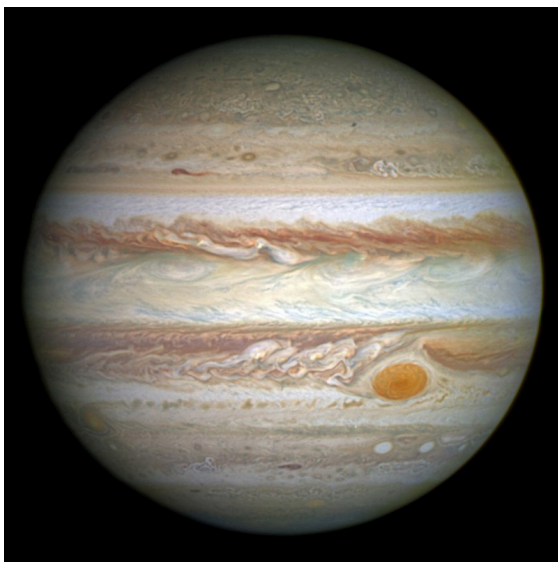
Nous sommes le centre d'un ciel en pleine gloire qui nous englobe. Les étoiles scintillent dans cette atmosphère agitée par les vents du lac Rudolf.

Elles paraissent à portée de main.

Nous naviguons dans les constellations et dans la poussière stellaire de la Voie Lactée. Jupiter est là aussi, éblouissant. Nous vérifions qu'il donne des ombres. Puis épuisés, déshydratés, affamés, nous sombrons dans un sommeil réparateur, interrompu de temps à autre pour réajuster les protections de nos têtes.

Une surprise nous attend le lendemain matin en repliant nos «lits»: une myriade d'insectes et de petits animaux en tous genres ont

Jupiter photographié le 21 avril 2014 par la caméra à grand champ du télescope spatial Hubble: la taille de la «Grande Tache Rouge» (un anticyclone dans l'atmosphère jupitérienne, aujourd'hui plutôt brunâtre) était alors réduite.
[cliché NASA/ESA]



trouvé refuge sous nos matelas, recherchant la chaleure de plus grosses bêtes.

L'étape du lendemain est normalement courte et sans difficulté particulière. Juste avant le départ, nous apprenons que des indécis paniqueurs du groupe ont pratiquement vidé la réserve d'eau de la mission. Nous y laissons une contribution financière permettant aux pères et soeurs de la reconstituer.

Sur la route vers le Sud, un arrêt à Maikona permet d'acheter quelques fruits, dont des régimes de bananes rouges nourissantes. Le bus Leyland a son petit succès local. Un groupe d'écoliers se presse à la porte d'accès. L'instituteur sollicite l'autorisation de faire visiter le véhicule aux enfants car ils n'ont jamais vu un engin aussi imposant. C'est bien sûr accordé. Spectacle émouvant: les yeux roulent et il faut insister pour que garçons et filles osent s'asseoir sur les sièges.

À Marsabit, dans un *lodge* fait de grandes tentes meublées, nous pouvons enfin nous restaurer correctement, nous décrasser et sortir de nos vestes et shorts rigidifiés par une accumulation de transpiration mélangée aux poussières et à la crème solaire.

C'est le retour à la civilisation en deux étapes, à Nairobi d'abord, en Europe ensuite. Nous rentrons marqués, changés, mûris par une belle expérience humaine qui va bien au-delà du spectacle céleste auquel nous avons assisté.

La vie en communauté de personnes qui ne se connaissaient que peu ou pas du tout auparavant, leur immersion dans un environnement ethnique très différent dans le contexte des années 1970, des conditions souvent stressantes, ne serait-ce qu'au niveau des déplacements, eurent un impact, non seulement sur la personnalité des membres de l'expédition, mais aussi sur leurs préjugés et parfois sur leur vie privée.

Les touristes purs, mais les autres aussi, purent redécouvrir l'immensité de cet univers existant par delà leur horizon urbanisé, sur Terre certes, mais aussi dans les profondeurs cosmiques et se poser quelques questions fondamentales sur notre place dans «tout cela».

Des facultés naturelles oubliées comme l'acuité visuelle nocturne ou tout simplement le sens de l'orientation grâce à quelques éléments naturels purent être réactivées.

Des leçons furent tirées de cette expédition pour une autre qui fut organisée trois ans plus tard en Tanzanie voisine: groupe nettement plus réduit, aucun élément féminin, uniquement des petits véhicules. Les problèmes rencontrés furent d'un autre ordre, mais cela, c'est une autre histoire d'éclipse, un autre article.

Attroupement autour du bus Leyland à Maikona. Les instituteurs demandèrent une autorisation de visite pour les enfants qui n'avaient jamais vu un tel «monstre», roulant des yeux à l'intérieur et n'osant s'asseoir sur les sièges.

